

Petite-Rivière St-François,
samedi le 7 juillet 1956

Chères Madeleine,

Hier, nous sommes allés à la Baie, tous les deux, espérant vous voir, chère Grande Bergeronne, et nous avons appris de Cécile que vous étiez rentrée en ville, à cause de votre mère. Je suis inquiète de ce qui se passe et j'espère que votre santé tient le coup. Soyez assurée que nous pensons à vous deux avec affection et que nous sommes peinés de voir vos vacances ainsi interrompues.

Cécile avait l'air seulette, plus petite fille que jamais. Nous avons dîné avec elle grosse réception de la part des époux Gravel, de la Mère Abbessse Francine et délicieuses gambades du chien Copain puis nous avons emmené la solitaire faire un petit tour vers St. Urbain en revenant par un de vos chers rangs. Mais sans vous, Grande Bergeronne, le pays ne vivait pas tout à fait. Il vous appartient, vous y avez mis votre griffe d'auteur; et désormais nous ne pouvons le voir qu'à travers vous et les élans enthousiastes de votre coeur. Nous avons fait un petit bout de veillée chez les Richard. René nous a montré d'assez jolies choses. Puis nos emplettes dans l'auto, stock de viande, beurre, gros tapioca et légumes frais, nous sommes revenus contents vers notre Berchesgoden[?]. C'était paisible ici en revenant, comme si les remous du monde s'arrêtaient en arrière de nous, de l'autre côté du Cap Maillard.

Cécile viendra peut-être passer une journée avec nous, prenant le petit train le matin, et nous la reconduirons le soir. Marcel va bien, mais il a quelque difficulté à trouver un sommeil naturel. Pour moi, cela va assez bien. Je déplore que nous ayons le «poêle», j'éprouve une sorte de compensation et de plaisir d'ermite. J'espère que nous nous reverrons tout de même avant que trop d'eau coule sous les ponts.

Prenez bien soin de votre santé, toutes deux, et si possible donnez-moi quelques nouvelles. Affectueusement,

Gabrielle